



*Librio*

---

George Sand

---

# LA MARE AU DIABLE



# **LA MARE AU DIABLE**

## **D'autres classiques à étudier avec nos dossiers Libro +**

- Mme d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Libro n° 1226  
Balzac, *Le Colonel Chabert*, Libro n° 28  
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Libro n° 196  
Collectif, *La Dimension fantastique – 1*, Libro n° 150  
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Libro n° 12  
Hugo, *Claude Gueux*, Libro n° 1039  
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Libro n° 70  
London, *La Peste écarlate*, Libro n° 1228  
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Libro n° 1143  
Maupassant, *Le Horla*, Libro n° 1  
Maupassant, *La Parure*, Libro n° 1104  
Maupassant, *Pierre et Jean*, Libro n° 151  
Maupassant, *Un cœur simple*, Libro n° 45  
Maupassant, *Une partie de campagne*, Libro n° 29  
Maupassant, *Une vie*, Libro n° 109  
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Libro n° 236  
Poe, *Le Chat noir*, Libro n° 213  
Racine, *Bérénice*, Libro n° 1072  
Racine, *Britannicus*, Libro n° 390  
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Libro n° 116  
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*,  
Libro n° 113  
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Libro n° 31  
Voltaire, *L'Ingénu*, Libro n° 180  
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Libro n° 42

---

George Sand

---

# LA MARE AU DIABLE

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Dossier pédagogique établi par Jenny Benga

Couverture de Justine Thibault © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2020, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290228500

## SOMMAIRE

<b>Notice</b> .....	7
<b>La Mare au Diable</b> .....	9
I. L'auteur au lecteur .....	11
II. Le labour .....	16
III. Le père Maurice .....	26
IV. Germain le fin laboureur .....	30
V. La Guillette .....	36
VI. Petit-Pierre .....	41
VII. Dans la lande .....	49
VIII. Sous les grands chênes .....	56
IX. La prière du soir .....	63
X. Malgré le froid .....	68
XI. À la belle étoile .....	76
XII. La lionne du village .....	84
XIII. Le maître .....	89

XIV. La vieille .....	97
XV. Le retour à la ferme .....	104
XVI. La mère Maurice .....	109
XVII. La petite Marie .....	114
<b>Appendice</b> .....	<b>119</b>
I. Les noces de campagne .....	119
II. Les livrées .....	128
III. Le mariage .....	139
IV. Le chou .....	148
<b>Dossier Libro+</b> .....	<b>159</b>
<b>Lexique</b> .....	<b>175</b>



## NOTICE

1        Quand j'ai commencé, par *La Mare au Diable*, une série de  
romans champêtres, que je me proposais de réunir sous le titre  
de *Veillées du Chanvreur*\*<sup>1</sup>, je n'ai eu aucun système, aucune  
prétention révolutionnaire en littérature. Personne ne fait une  
5 révolution à soi tout seul, et il en est, surtout dans les arts, que  
l'humanité accomplit sans trop savoir comment, parce que c'est  
tout le monde qui s'en charge. Mais ceci n'est pas applicable  
au roman de mœurs rustiques\* : il a existé de tout temps et  
sous toutes les formes, tantôt pompeuses\*, tantôt maniérées,  
10 tantôt naïves. Je l'ai dit, et dois le répéter ici, le rêve de la  
vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même  
celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui  
ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. Je  
n'ai voulu ni faire une nouvelle langue, ni me chercher une  
15 nouvelle manière. On me l'a cependant affirmé dans bon  
nombre de feuilletons\*, mais je sais mieux que personne à quoi  
m'en tenir sur mes propres desseins, et je m'étonne toujours  
que la critique en cherche si long, quand l'idée la plus simple,  
la circonstance la plus vulgaire, sont les seules inspirations  
20 auxquelles les productions de l'art doivent l'être. Pour *La Mare  
au Diable* en particulier, une gravure d'Holbein, qui m'avait

---

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 175).

frappé, une scène réelle que j'eus sous les yeux dans le même moment, au temps des semailles, voilà tout ce qui m'a poussé à écrire cette histoire modeste, placée au milieu des humbles  
25 paysages que je parcourais chaque jour. Si on me demande ce que j'ai voulu faire, je répondrai que j'ai voulu faire une chose très touchante et très simple, et que je n'ai pas réussi à mon gré. J'ai bien vu, j'ai bien senti le beau dans le simple, mais  
30 de mieux, c'est d'engager ceux qui ont des yeux à regarder aussi. Voyez donc la simplicité, vous autres, voyez le ciel et les champs, et les arbres, et les paysans surtout dans ce qu'ils ont de bon et de vrai : vous les verrez un peu dans mon livre, vous les verrez beaucoup mieux dans la nature.

*George SAND*

Nohant, 12 avril 1851.

# LA MARE AU DIABLE



# I

## L'AUTEUR AU LECTEUR

À la sueur de ton visaige  
Tu gagnerois ta pauvre vie,  
Après long travail et usaige,  
Voicy la *mort* qui te convie.

1 Ce quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une  
composition d'Holbein, est d'une tristesse profonde dans sa  
naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa  
charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend  
5 au loin, on y voit de pauvres cabanes ; le soleil se couche  
derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail.  
Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons\*. L'attelage de  
quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué ; le  
soc s'enfonce dans un fonds raboteux\* et rebelle\*. Un seul être  
10 est allègre\* et ingambe\* dans cette scène de *sueur et usaige*. C'est  
un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet,  
qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés et les  
frappe, servant de valet de charrue au vieux laboureur. C'est  
la mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement\*  
15 dans la succession de sujets philosophiques et religieux, à la  
fois lugubres et bouffons, intitulée les *Simulachres de la Mort*.

Dans cette collection, ou plutôt dans cette vaste composition où la mort, jouant son rôle à toutes les pages, est le lien et la pensée dominante, Holbein a fait comparaître les sou-  
20 verains, les pontifes\*, les amants, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, les courtisanes, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, tout le monde de son temps et du nôtre, et partout le spectre de la mort raille\*, menace et triomphe. D'un seul tableau elle est absente. C'est celui où  
25 le pauvre Lazare\*, couché sur un fumier à la porte du riche, déclare qu'il ne la craint pas, sans doute parce qu'il n'a rien à perdre et que sa vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienne du christianisme demi-païen\* de la Renaissance est-elle bien consolante, et les âmes religieuses  
30 y trouvent-elles leur compte ? L'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, tous ces pécheurs superbes\* qui abusent de la vie, et que la mort tient par les cheveux, vont être punis, sans doute ; mais l'aveugle, le mendiant, le fou, le pauvre pay-  
35 san, sont-ils dédommagés de leur longue misère par la seule réflexion que la mort n'est pas un mal pour eux ? Non ! Une tristesse implacable, une effroyable fatalité pèse sur l'œuvre de l'artiste. Cela ressemble à une malédiction amère lancée sur le sort de l'humanité.

C'est bien là la satire\* douloureuse, la peinture vraie de  
40 la société qu'Holbein avait sous les yeux. Crime et malheur, voilà ce qui le frappait ; mais nous, artistes d'un autre siècle, que peindrons-nous ? Chercherons-nous dans la pensée de la mort la rémunération de l'humanité présente ? l'invoquerons-  
nous comme le châtement de l'injustice et le dédommagement  
45 de la souffrance ?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni au néant de la tombe, ni au salut acheté par un renoncement forcé ; nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde\*. Il faut que Lazare

50 quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques-uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et non qu'il se réjouisse de ce que la

55 mort marche à ses côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtement de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir, ni à dédommager de la vie ; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

60 Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie ; mais, en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il

65 atteint et l'effet en est-il salutaire, comme ils le voudraient ? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence\*, ils effraient le mauvais riche, comme, au temps de la *danse macabre*\*, on lui montrait sa fosse béante et la mort

70 prête à l'enlacer dans ses bras immondes. Aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sa porte et l'assassin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il

75 redoute, en lui montrant ce pauvre sous la forme du forçat\*  
évadé et du rôdeur de nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents  
et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devan-  
ciers\*, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les  
pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature  
80 ne procéderait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen  
âge et de la Renaissance ?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une  
sorte de fureur pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible  
pour eux, leur sert d'échanson\*. Les mauvais riches d'au  
85 jour'hui demandent des fortifications et des canons pour  
écarter l'idée d'une jacquerie\*, que l'art leur montre travaillant  
dans l'ombre, en détail, en attendant le moment de fondre sur  
l'état social. L'Église du moyen âge répondait aux terreurs  
des puissants de la terre par la vente des indulgences\*. Le  
90 gouvernement d'aujourd'hui calme l'inquiétude des riches  
en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers\*,  
de baïonnettes et de prisons.

Albert Dürer\*, Michel-Ange\*, Holbein\*, Callot\*, Goya\*,  
ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur  
95 pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques  
d'une valeur incontestable ; nous ne voulons pas dénier aux  
artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les  
mettre à nu sous nos yeux ; mais n'y a-t-il pas autre chose à  
faire maintenant que la peinture d'épouvante et de menace ?  
100 Dans cette littérature de mystères d'iniquité\*, que le talent  
et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les  
figures douces et suaves\* que les scélérats à effet dramatique.  
Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions,



les autres font peur, et la peur ne guérit pas de l'égoïsme,  
105 elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de  
sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait  
remplacer la parabole\* et l'apologue\* des temps naïfs, et que  
l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de  
110 proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour  
atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être  
de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne  
lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas  
une étude de la réalité positive ; c'est une recherche de la vérité  
115 idéale, et *Le Vicaire de Wakefield\** fut un livre plus utile et plus  
sain à l'âme que *Le Paysan perversi\** et *Les Liaisons dangereuses\**.

Lecteurs, pardonnez-moi ces réflexions, et veuillez les  
accepter en manière de préface. Il n'y en aura point dans  
l'historiette que je vais vous raconter, et elle sera si courte et  
120 si simple que j'avais besoin de m'en excuser d'avance, en vous  
disant ce que je pense des histoires terribles.

C'est à propos d'un laboureur que je me suis laissé entraîner  
à cette digression\*. C'est l'histoire d'un laboureur précisément  
que j'avais l'intention de vous dire et que je vous dirai tout  
125 à l'heure.

## II

### LE LABOUR

Je venais de regarder longtemps et avec une profonde mélancolie le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée du cultivateur. Sans doute il est lugubre de consumer ses forces  
5 et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse, qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau de pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bes-  
10 tiaux orgueilleux qui s'engraissent dans les longues herbes, sont la propriété de quelques-uns et les instruments de la fatigue et de l'esclavage du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime en général pour eux-mêmes, ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doivent  
15 se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher un peu d'air et de santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux\*.

De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop  
20 malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes,

représentent des sacs d'écus dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante à ses besoins, et que, pourtant, il faut remplir, 25 chaque année, ces sacs maudits, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre parcimonieusement\* et misérablement sur son domaine.

Et pourtant, la nature est éternellement jeune, belle et généreuse. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à 30 toutes les plantes, qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir. Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur, et travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps 35 de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des jouissances de ce genre, dans la contemplation et la reproduction des beautés de la nature ; mais, en voyant la douleur des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain 40 est troublé au milieu de sa jouissance. Le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert\* sous l'œil de la Providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence\* de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse\* et affreuse mort, marchant dans 45 son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange radieux, semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs, n'est pas si difficile à 50 concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères\*. Le mot triste et doux de Virgile\* : « Ô heureux l'homme des champs

s'il connaissait son bonheur ! » est un regret ; mais, comme tous les regrets, c'est aussi une prédiction. Un jour viendra où le laboureur pourra être aussi un artiste, sinon pour exprimer  
55 (ce qui importera assez peu alors), du moins pour sentir le beau. Croit-on que cette mystérieuse intuition de la poésie ne soit pas en lui déjà à l'état d'instinct et de vague rêverie ? Chez ceux qu'un peu d'aisance protège dès aujourd'hui, et chez qui l'excès du malheur n'étouffe pas tout développement  
60 moral et intellectuel, le bonheur pur, senti et apprécié est à l'état élémentaire ; et, d'ailleurs, si du sein de la douleur et de la fatigue, des voix de poètes se sont déjà élevées, pourquoi dirait-on que le travail des bras est exclusif des fonctions de l'âme ? Sans doute cette exclusion est le résultat général d'un  
65 travail excessif et d'une misère profonde ; mais qu'on ne dise pas que quand l'homme travaillera modérément et utilement, il n'y aura plus que de mauvais ouvriers et de mauvais poètes. Celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût-il pas fait un vers dans toute  
70 sa vie.

Mes pensées avaient pris ce cours, et je ne m'apercevais pas que cette confiance dans l'éducabilité de l'homme était fortifiée en moi par les influences extérieures. Je marchais sur la lisière\* d'un champ que des paysans étaient en train  
75 de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons,  
80 des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces